REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

Ire Année :: GENÈVE, Février 1910 :: No 2

SOMMAIRE :

Pages

Dr Aschenbrödel : Variété d'expériences modernistes. I. Une conversation avec V. Monod 41
P. Saintyves : Lettres ouvertes à un R. Père Bénédictin. Lettre I 54
A. Treu : Le modernisme littéraire 60
Documents : Deux lettres inédites du p. Tyrrell 63
Chronique Internationale : La situation religieuse en Belgique (A. Michel). — La politique religieuse en Espagne (G. B. M. Aparicio). — Le Centre et la neutralité. — La centralisation des séminaires en Italie. — L'organisation moderniste. — Le modernisme en Espagne. — Une conférence de M. Murri à Naples. — L'accueil fait à la Revue 65
Lettres a l'Editeur. Dr A. : L'Echo des seminaires . . 76
Bibliographie : W. Vornemann, W. Veit, H. Schuster, E. Förster, L. Chaine, H. Balavoine, E. Montet. . . . 79

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
4, Rue du Vieux-Collège, 4
GENÈVE

REVUE MODERNISTE
INTERNATIONALE

Organe de la Société Moderniste Internationale.

Paraît chaque mois en livraison de 40 pages environ.

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL : 10 Fr.
pour tous pays.

LE NUMÉRO SÉPARÉ : 1 Fr. 50

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
GENÈVE — 4, Rue du Vieux-Collège, 4 — GENÈVE

La Revue compte des collaborateurs et des correspondants en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Autriche-Hongrie, en Espagne, en Belgique, en Russie, en Roumanie et en Amérique. Nous ne donnons pas la liste de leurs noms, car elle ne saurait être complète, étant donné que plusieurs d'entre eux, et parmi les principaux, sont encore obligés, aussi longtemps qu'ils n'auront pas réglé leur situation économique, de se cacher sous un pseudonyme.

La Revue étant ouverte à tous les courants du modernisme, chaque collaborateur garde la responsabilité personnelle des opinions émises dans ses écrits.

Nous prions nos collaborateurs qui écrivent dans un idiome autre que le français de bien vouloir nous adresser leurs communications, en très lisibles caractères latins.

La Revue donnera un compte rendu de tout ouvrage qui lui sera adressé directement.

Pour la France, on peut s'abonner à la Revue à la Librairie E. Nourry, 14, rue Notre-Dame de Lorette, 14, Paris.

Für Deutschland und Österreich-Hungarn besorgt das Abonnement der Revue die Krausgesellschaft in München. Man richte die Bestellung an deren Expedition, Auenstrasse, 14 I, München.

REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

1910. — N° 2.

VARIÉTÉ D'EXPÉRIENCES MODERNISTES[1]

I

UNE CONVERSATION AVEC VILFRED MONOD

Tous ceux qui s'intéressent à la vie des différentes Eglises chrétiennes connaissent le nom et la haute valeur spirituelle de M. Vilfred Monod, pasteur à l'Oratoire du Louvre, professeur à la faculté de théologie protestante de Paris et auteur de plusieurs travaux mystiques et moraux fort répandus. Les deux associations d'études et de conférences : « Union des libres penseurs et des libres croyants pour la culture morale » et « Foi et Vie » le comptent, chaque année, parmi leurs conférenciers les plus écoutés et l'on peut dire qu'il n'y a pas, à Paris, de réunion, d'institution, de mouvement d'inspiration quelque peu chrétienne, voire même simplement idéaliste ou humanitaire (comme, par exemple, le récent *meeting* pro Ferrer) où M. Monod ne paraisse dans la liste du comité. S'il prend la parole, c'est surtout pour développer et illustrer son idée fondamentale et favorite, à savoir que l'Evangile reste toujours jeune et moderne et que Jésus peut donner la solution de tous les problèmes vitaux. Il est cer-

[1] Nous donnerons, sous cette rubrique, une série d'interviews très intéressantes et très caractéristiques du Dr Aschenbrödel avec quelques modernistes représentatifs du mouvement sous ses différents aspects. Il est clair que l'auteur garde la responsabilité de toutes ses affirmations, audacieuses sans doute mais sincères.

tain que si M. Monod était catholique, il aurait été, depuis au moins deux ans, condamné comme « moderniste » et forcé de garder le silence.

J'éprouvais le plus vif intérêt à sonder en toute liberté et intimité, les caractéristiques de sa conception chrétienne et, ayant en vain, durant quelques jours, tenté de le rencontrer dans les différents lieux où il exerce son ministère, je me suis décidé à aller frapper à la porte de son discret domicile, dans le Quartier Latin, au pied de l'historique montagne de Ste-Geneviève.

La présentation faite, je fis appel à son amabilité bien connue et à son culte pour la sincérité afin de pouvoir manifester librement toute ma pensée.

— Donc, me demanda-t-il avec cet accent de bonté sérieuse et pensive qui lui est particulière, vous appartenez à ce mouvement qui, dans le catholicisme, est marqué au coin d'un sceau d'ignominie par l'appellation de « moderniste » et qui, parmi nous, a droit de cité sous le nom de libéralisme ?

— Oui, Monsieur le pasteur, moi aussi, j'ai reçu le baptême, et plutôt de sang que d'eau, du modernisme, mais, pour mon compte, si j'adhère à ce mouvement, c'est surtout, si j'ose ainsi dire, dans l'idée d'assouplir, de vérifier et de féconder les canaux des formules intellectuelles et dogmatiques pour qu'ils soient capables de continuer à transmettre la lymphe, la vie chrétienne dans nos consciences d'abord, et dans celles de toutes les âmes modernes ensuite. Si cette exigence fondamentale de mon esprit et cette préoccupation d'apostolat ont eu comme résultat la transposition, exigée d'ailleurs par la critique et la philosophie, des formes transcendentales et objectives en des formes immanentes et psychologiques, tout cela a été pour moi, en tant qu'individu, une pénible fatalité de ma crise religieuse, mais en tant que prêtre, elle n'a eu d'autre valeur que celle d'un moyen capable de sauvegarder pour moi les trésors spirituels du christianisme. Ce qui, d'autre

part, me fit personnellement un devoir de conscience de poursuivre dans cette voie de régénération fut la persuasion (résultant elle aussi de profondes crises morales) que l'infériorité intellectuelle des anciens dogmes dissimulait un degré de religiosité inférieur à notre mentalité actuelle et en train d'être dépassé. A mon avis, le modernisme n'a pas seulement pour but de conserver en renouvelant, mais encore de progresser en surpassant. Et maintenant, permettez-moi de vous demander l'explication d'une énigme qui se présente souvent dans vos prédications et vos conférences, pourtant si élevées et si nourries, et qui me produit chaque fois une impression pénible.

Les prêtres catholiques qui ont réussi, par un suprême effort de leur conscience, à se libérer du cauchemar d'une foi imposée plutôt que vécue, et qui s'acheminent en toute sincérité vers une révision philosophique et critique des formes traditionnelles, aboutissent, la plupart du temps, à une transformation, à une résolution de la religiosité jusqu'en ses éléments psychologiques simples et irréductibles, grâce auxquels ils reconstruisent un édifice moral d'inspiration religieuse et chrétienne mais érigé sur une base naturaliste et humaine. Leur dernière étape religieuse consiste presque toujours en la divinisation de la nature entière, tendant par un effort continuel à la réalisation d'un plan immanent de perfection, et qu'il faut seconder en utilisant les meilleurs éléments de notre personnalité et de nos institutions. Vous, pourtant, ministres des différentes Eglises chrétiennes, bien que dès votre point de départ vous vous croyiez et vous professiez, au contraire de nous, émancipés de toute autorité et de toute contrainte extérieure dans le domaine religieux, bien que pourvus d'intelligence et d'honnêteté intellectuelle au moins égale à la nôtre, bien que vivement préoccupés par le besoin urgent de traduire l'expérience chrétienne en termes assimilables à la conscience moderne, vous faites, cependant, en grande partie encore, adhésion à un noyau considérable de conceptions

dogmatiques positives, qui vous placent dans une situation peut-être plus proche du clergé conservateur que de nous. L'adage scholastique : *plus et minus non mutat speciem* n'est pas moins vrai dans le domaine du transcendantalisme religieux. L'orientation de l'esprit reste foncièrement la même, soit qu'on admette un *minimum,* soit qu'on admette un *maximum* d'abstraction du divin de l'univers et de l'intervention extrisèque de Dieu dans la vie de l'humanité. D'où pensez-vous que dérivent ces choses ? Comment atteignez-vous le point diacritique résolutif ? C'est peut-être la liberté plus grande qui a développé en vous d'une manière plus intense le sens de la responsabilité sociale, ou bien avez-vous plus que nous l'impression que la raison d'être de vos confessions est liée à un *minimum* de patrimoine positif, et que vous formez réellement des *confessions* chrétiennes et non point, comme le catholicisme, une société à caractère religieux ? Mais ce n'est pas à moi à vous suggérer l'explication la plus plausible. L'antithèse que je vous signale ne vous a certainement pas échappé et vous ne pouvez être resté sans avoir ressenti le besoin d'y chercher une explication ».

Avec son doux regard d'ascète, qui, ayant l'habitude d'écouter dans sa conscience la voix de son Dieu, apprit à la saisir en celle des autres, M. Monod me répondit :

— Peut-être n'ai-je jamais assez réfléchi à ce phénomène remarquable sur lequel vous me demandez mon opinion, mais, telle que vous venez de la décrire, la diversité de nos modernismes provient, ce me semble, des deux éléments qui ont différemment animé nos réactions, des deux connexions distinctes qui ont cimenté nos formulations positives de la conception chrétienne et de la différence de signification et de fonction que de telles constructions impliquent pour nous. Je m'explique : L'élément qui, pour les catholiques, a préservé l'organisme dogmatique de la désagrégation a été une autorité extrinsèque ou, si vous voulez, une classe enseignante, laquelle, pour plus d'une

raison, n'était pas l'émanation et l'expression vivante des consciences religieuses autonomes et agissantes. Elle représentait l'imposition, de la part de l'autorité, d'une mentalité moyenne, plutôt qu'une âme sociale qui cherchait à s'exprimer par un langage équivalent. Par conséquent, parmi les catholiques, la recherche d'une formulation plus adéquate de la religion devait provoquer une rupture d'équilibre, un soulèvement de la partie consciente de l'âme collective, une réaction, en somme.

Parmi nous au contraire, l'Evangile, esprit plutôt que formule, impersonnel et démocratique plutôt que monopole d'une caste de docteurs, a permis un plus grand nivellement, un équilibre plus étendu, une fusion entre les interprétations les plus extrêmes, permettant ainsi d'assumer la fonction de tissu connectif à une religiosité intime et profonde et à l'amour du prochain. Vous êtes, me direz-vous, fondés de croire, en ce cas, que l'Evangile, plutôt que d'être la source de l'esprit chrétien, se réduit à une sorte de bannière de ralliement autour de laquelle se groupent les disciples du Christ qui font dériver leurs croyances de leur communion avec lui et de ses traditions. Il est exact d'affirmer que, du moment que chaque individu et chaque civilisation croit retrouver en ce livre ses préoccupations et en tire des conclusions qui lui sont propres, celui-ci reflète bien plutôt l'âme de la communauté avec ses expériences chrétiennes particulières qu'il ne représente une forme concrète d'autorité. D'autre part, même parmi nous, l'Evangile ne peut se substituer à une organisation extérieure, hiérarchique. Tout cela prouve donc que, tandis qu'au sein du catholicisme l'esprit juridique et autoritaire prévaut, dans le christianisme évangélique c'est l'esprit de libre association qui l'emporte. Voilà pourquoi, parmi nous, l'esprit de rébellion ne se développe point et les explosions violentes font défaut. La compression extérieure, en effet, et la rigidité de doctrine sont bien moindres, puisque la masse entière travaille à son élévation en utilisant

les différentes expériences de ses membres, dont les vues diverses ont droit de cité.

Mais ce premier élément est complété par un second, qui n'en constitue, au fond, qu'un autre aspect. Pour nous, le dogme a plutôt une valeur sentimentale et morale qu'intellectuelle. Ainsi, tandis qu'au point de vue intellectuel une doctrine ne peut qu'être vraie ou fausse, et par conséquent imposer la foi ou provoquer la négation, l'élément moral est susceptible de différents degrés d'acceptation et, partant, admet des compromis entre ses interprétations diverses. Vous autres, modernistes catholiques, vous êtes restés, au fond, des rationalistes négatifs; vous attendez le salut de la dialectique. A nous, par contre, protestants libéraux, il a suffi d'une immersion plus profonde dans la valeur et l'esprit religieux de nos croyances pour nous retrouver plus étroitement unis avec le Dieu de nos âmes et le Dieu de nos frères!

— Sans doute, répondis-je, je reconnais parfaitement les différences existantes entre la physionomie du catholicisme et celle du protestantisme, quoique j'y aperçoive plutôt des nuances que des antithèses. J'admets, par exemple, que notre constitution hiérarchique est bien moins démocratique et bien plus despotique que la vôtre; ainsi je reconnais que la haine antischolastique de Luther et le romantisme de Schleiermacher caractérisent votre religiosité, plus dégagée de la lettre et de la formule, tandis que le catholicisme, héritier de l'Hellénisme et du Romanisme, est tourné davantage vers l'abstraction et la classification. Je dois vous faire remarquer, cependant, que la crise religieuse des modernistes provient justement du fait de ces deux obstacles principaux qu'ils voulurent dépasser : le sens extrinsèque de l'autorité religieuse et l'intellectualisme de ses dogmes. Nous nous rendons bien compte de la fonction du ministère dans la communauté, qui constitue la tâche de l'autorité, et de la fonction de ces canaux de transmission qui régissent l'échange et la continuité so-

ciale, tâche des formules abstraites, religieuses ou non. Les deux formes catholiques de la solidarité et de la socialité religieuse — despotisme et dogmatisme — bien que nous les ayons refondues et revécues dans leur conception chrétienne, n'ont pas, par conséquent, provoqué en nous la réaction aveugle et déréglée par laquelle s'expliquerait le radicalisme de notre reconstruction religieuse. L'origine de notre crise a été dûe, en général, à une augmentation de notre vie intérieure et morale, plutôt qu'elle n'a visé à un éclat, disons à un scandale intellectuel. Oserais-je citer mon propre exemple : le point de départ de mon évolution religieuse fut un besoin angoissant, débarrassé de toute préoccupation intellectuelle, de satisfaire aux exigences d'une vie spirituelle plus intense. C'est cela qui m'a poussé à étudier, à scruter, et avec quelle tendresse passionnée, non point l'énigme de l'Univers, mais la figure religieuse de Jésus, cherchant dans sa conception de la vie un guide pratique pour la mienne. C'est cette ferveur obstinée qui m'a incité à dépasser la personnalité individuelle de Jésus, telle au moins que se la figurent et à laquelle s'arrêtent les confessions chrétiennes. J'en arrivai à me plonger dans le cœur même de la vision religieuse de la vie, de l'humanité, de l'univers, et, lentement et péniblement, à me former une conception optimiste et panenthéiste. C'est durant cette marche en avant, non pas rationaliste, mais fondamentalement morale et vitale, que je me suis heurté contre l'obstacle de ces blocs erratiques et qui ne sont pas même d'origine spécifiquement chrétienne : les interventions extrinsèques d'un Dieu personnel dans l'histoire et dans la révélation hébraïco-chrétienne, la christologie, la mariologie, le démonisme, la sanction d'une vie individuelle au delà du tombeau, etc. Avec amour et avec crainte, et bien souvent lassé et désespéré d'être réduit à mes propres forces, dans les tristes murs d'un séminaire, je cherchai longtemps à concilier toutes ces choses, à tourner les positions, mais enfin je les affrontai avec l'énergie du désespoir, je les dé-

molis en moi et les réduisis en poussière. J'ignore quel chemin j'aurais parcouru en partant d'un milieu chrétien-évangélique, mais ce que je ne saurais concevoir c'est que la différence de ces deux points de départ, le catholique et l'évangélique, puisse expliquer, d'une façon complète, la divergence de nos points d'arrivée.

— Et pourtant, répliqua le pasteur Monod, je ne puis admettre les explications que vous me donnez sur la différence entre nos deux modernismes et qui consisterait en une adhésion presque subconsciente à un noyau central de doctrines, adhésion nécessaire pour les confessions qui ne reproduisent pas le type de la grande société catholique. Je pourrais moins encore en retrouver l'explication dans un sens plus développé de la responsabilité, ni d'une liberté plus grande, car enfin cette attitude, bien qu'inspirée par la délicatesse et le respect de la religiosité individuelle, se résoudrait à une tactique opportuniste. Si je sens vivement la responsabilité de l'offense faite aux susceptibilités religieuses des âmes qui s'adressent à nous, je sais aussi qu'un besoin irrésistible de sincérité m'interdirait de leur transmettre des états d'âmes inférieurs au point de vue religieux ou des formules qui, au lieu de développer, tendraient à réduire leur progrès spirituel et moral. Mais je vous assure que tout ce que j'ai occasion de dire dans mes sermons et dans mes conférences est l'expression génuine de mes expériences religieuses et que, d'autre part, aucune recherche scientifique, aucun résultat de la critique, aucune introspection psychologique ni aucune analyse philosophique n'a jamais pu ébranler ma conception et ma foi chrétienne. J'aimerais bien savoir, en particulier, ce qui, dans nos sermons et conférences, soit de M. le pasteur Wagner, soit de moi ou d'autres parmi les plus modernes, vous a paru inconciliable avec de pareilles exigences.

— Bien des choses, et mes impressions sont, pour la plupart, celles de tous les partisans du modernisme radical. Avant tout et avant même toute différence doctrinale dé-

terminée, je citerai cette obsession angoissante qui forme le *substratum* de votre mentalité religieuse et qui se manifeste par la préoccupation du salut, par la purification du péché, par le repentir, par la conversion, la rédemption par la mort du Christ, par l'invocation de la grâce, etc. La présence de ces préoccupations imprime à vos sermons une certaine teinte de tristesse, presque de pessimisme, qui vous rapproche, pour le ton général, des modèles des orateurs moyenâgeux. Avant même que James en ait fait l'objet d'un chapitre de sa psychologie ou mieux de sa pathologie religieuse, j'avais constaté, au cours d'une séance de l'Armée du salut, combien ces âmes, stimulées par la culture de leurs dispositions religieuses parfois morbides, réagissent dans le sens de la confiance, de la joie, de l'abandon dans les bras d'un Dieu miséricordieux. Mon séjour en Allemagne m'a permis d'observer que les âmes du Nord, avec leur fond de tristesse et de nostalgie vaporeuse, sont plus susceptibles que les autres d'une éducation semblable et cela me paraît expliquer la persistance et la simultanéité de tels motifs complémentaires dans votre prédication. Je pense, néanmoins, qu'entre les différents types de religiosité celui-ci n'est pas un des plus élevés, et que sa culture artificielle, par l'action des contraires, n'est point le meilleur système de formation religieuse. Et je ne parle pas, en ce moment, de la fausseté objective des motifs ou des formules, mais seulement de l'aspect intérieur de la religiosité, auquel je préférerais celui qui jaillit d'un réveil des sentiments de dignité et de devoir personnel, ou de l'amour du prochain en Dieu, ou, enfin, de cette même religiosité joyeuse qui est aussi, du reste, un élément essentiel de vos Eglises. En outre, même ces motifs particuliers du péché, de la rédemption, etc., deviennent inacceptables dans votre conception chrétienne, à moins de les interpréter à l'aide d'une métaphysique très subtile, comme des symboles sensibles de cet effort douloureux qui constitue le fond même de chaque vie indi-

viduelle, de cette gestation immanente de la *terre nouvelle où habitera la justice.*

Afin de saisir d'un coup d'œil l'antithèse de nos attitudes, il vous suffira de savoir que dans ma conception optimiste de la vie — conception partagée par de nombreux amis — il n'y a pas de place pour l'idée de défaillance morale et de péché objectif. L'idée elle-même du mal, d'une diminution plus ou moins partielle de la personnalité humaine ou de la nature, ne peut se concilier avec ma conception théiste, optimiste encore une fois de la vie. Pour moi, la *faute* a une valeur fonctionnelle, non pas objective : elle est la conséquence de la rivalité et du conflit de personnalités qui s'affirment, un produit social donc, et non pas un attribut individuel absolu. Voulez-vous que je vous signale encore un point de divergence ? Voici : pour moi, Jésus n'a pas d'autre valeur que d'avoir, en certain instant de l'histoire, illuminé d'une splendeur plus vivante l'aspect humain, pour ainsi dire, de la divinité et d'avoir, par cela même, réalisé une nouvelle étape de son évolution latente vers la bonté morale, ainsi que d'autres génies l'ont particulièrement développé dans ses aspects rationnel, artistique, scientifique, social, etc. Le juif Jésus, utilisant un courant hébraïque préexistant très favorable, a su creuser un sillon profond dans l'histoire de l'humanité. Bien d'autres milliers de Jésus, peut-être, absorbés par les nécessités de la vie matérielle, dans les champs et les usines, ont dû comprimer leurs aspirations sublimes, passant inaperçus à côté d'autres génies ignorés.

Je veux bien admettre qu'après avoir exprimé sous une forme personnelle le Dieu que notre conscience perçoit et abstrait de l'Univers, nous sommes portés à le christianiser, c'est-à-dire à utiliser un aspect spécial mis en évidence par Jésus. Mais entre la vénération d'un Dieu chrétien et l'adoration d'un Christ-Dieu, entre le fait de considérer ce Dieu chrétien comme une étape du progrès religieux et la représentation de ce Christ-Dieu comme

celle d'une idole, qui n'est là que pour recevoir les hommages, il y a la même différence qu'entre la dynamique et la statique, entre la *natura naturans* et la *natura naturata,* entre une religion provisoire et la religion éternelle de l'humanité. Voici encore un exemple. Je comprends bien que pour la transmission des états d'âme que nous estimons comme les meilleures productions de notre expérience morale et religieuse, on se serve de l'étiquette objective de bien, de vertu, de progrès, etc., mais je n'admets pas que nous objectivions nos préférences jusqu'à croire que réellement les actions accomplies par d'autres soient pour eux ce qu'elles auraient été pour nous dans notre état de conscience actuel, c'est-à-dire une perte, une défaillance, une malice, une faute, etc. Cet état d'âme ne pourrait pas devenir le nôtre sans que nous renoncions auparavant à l'état actuel que nous croyons préférable. Je crois, en somme, que tout être humain agit d'après sa nature concrète, individuelle, en conformité avec sa fonction dans l'immense organisme universel et comme collaborateur de la construction éternelle du divin devenir. Dans une telle conception, que j'appelle tout simplement *théiste,* il n'y a pas de place pour ces catégories de repentir, de conversion, de rédemption par les mérites du Christ et bien moins pour les sanctions humaines et divines, mais seulement pour la notion pure et éternelle de perfection, progressant par la transmission des propres conquêtes spirituelles et la modification des conditions du milieu. »

— Vos critiques, ou mieux l'exposition de nos divergences religieuses, répliqua le pasteur Monod, me font réfléchir sérieusement et me font reconnaître comme infiniment féconde la variété des expériences religieuses. Quelques-unes, cependant, me semblent avoir besoin de quelques explications et de quelques éclaircissements. Votre répugnance à l'idée de péché, conversion, rédemption, etc., se relie en grande partie à la conception que vous appelez optimiste ou théiste, association telle que je ne pourrais

l'accepter ni la contester sans une analyse et une réflexion profonde. Pour ma part, j'ai renoncé à une représentation complète de la complexe divinité, à réconcilier le Dieu de l'Evangile avec le bon Père qui permet, en quelques instants, une hécatombe de 150,000 personnes, comme à Messine, et avec le Dieu de l'évolution des espèces qui se rend coupable d'une infinité de gaucheries et ne sait parvenir à la vie qu'à travers la mort et des douleurs déchirantes et inutiles. Je me suis arrêté à un Dieu moral, éclairé, ou, comme nous disons, *révélé* par le Christ dans sa phase de progrès humain et parce que Jésus, par sa conscience plus exquise et universelle, a été, parmi les vibrations lumineuses qui éclairent tout homme qui vient au monde, le réflecteur le plus puissant. Jésus, pour moi, est la manifestation la plus sensible du Dieu humain, le miroir qui concentre et réfléchit les rayons les plus éblouissants de l'Infini. Sans doute, l'objet adéquat et le terme dernier de notre culte est non pas le Christ-Dieu mais le Dieu-chrétien, et j'entends surtout par culte l'élévation de notre vie religieuse à programme de progrès humain. Mais si, pour réaliser ce Dieu-chrétien éternellement en formation, nous commençons par nous attarder à la contemplation active du Christ évangélique, nous obéissons à une loi générale, celle de la *personnification,* qui nous permet de rapporter à un Dieu où tout a existence, mouvement et vie, les idéalités qui se trouvent en un individu représentatif à un degré extrêmement élevé. En un certain sens, l'homme religieux accomplit un processus analogue à celui de l'artiste qui saisit dans le caléidoscope divin un rayon fugitif de beauté et s'en sert pour pénétrer profondément dans l'océan de la beauté universelle, c'est-à-dire pour rendre plus vibrantes les aptitudes esthétiques de son être. Vous me dites : Ne nous arrêtons pas à une stérile contemplation de Jésus, il est la voie qui mène au Père et il ne faut pas confondre le chemin avec le point d'arrivée. En substance, votre invitation est analogue à celle des protestants conser-

vateurs aux catholiques orthodoxes : ne vous arrêtez point aux saints, retournez à Jésus! Je crois que ce point de vue ne saurait être soutenu que s'il s'agissait d'un culte tout à fait statique et qui identifie l'idéal infini avec ses incarnations partielles et historiques. A tous ceux qui, en Jésus ou bien en tout autre type de perfection, voient non seulement une représentation plus ou moins remarquable de la divinité, mais aussi un programme complet de vie, une mission à réaliser sur la terre pour y apporter toujours un peu plus de lumière, une espèce de soleil à l'horizon qui devient plus radieux au fur et à mesure que nous nous rapprochons de lui, à tous ceux-là on pourra contester peut-être l'opportunité de l'idéalisation de la figure du Christ historique (si diminuée et presque volatilisée d'ailleurs par la critique), mais on ne pourra leur reprocher d'orienter la religion vers le passé ou de s'arrêter dans la contemplation stérile d'un type dépassable. Il reste encore d'autres divergences que vous m'avez signalées, telles, par exemple, entre votre manière toute positive et relative de considérer les défaillances morales en tant que différences, émulations, et diverses étapes de progrès, et la nôtre qui objective et qui admet la défaillance, la conversion et la responsabilité individuelle qui me semble s'évanouir dans ce que j'appellerais votre déterminisme optimiste. Mais la formulation théorique de nos aspirations vers une vie éternelle, la manière différente de vous représenter notre constitution divine et la personnalité de ce Dieu, tout cela me semble accessoire et incapable d'empêcher notre consentement à ceci, qui est pour moi fondamental : le précepte de Jésus de l'*amour des frères dans le Père céleste.*

Notre conversation s'arrêta là. Sur le point de prendre congé de lui, l'éminent pasteur me fit présent de son dernier ouvrage : *Aux croyants et aux athées,* en me disant que j'y trouverais peut-être plus ample réponse à ma conception du mal et de son rapport avec une interprétation théiste

de l'Univers et de la Vie. J'emportai le précieux volume que j'ai commencé à étudier. Je compte pouvoir parler prochainement de mes impressions, englobant dans la même appréciation deux ouvrages extrêmement remarquables : *L'évolution créatrice,* de Bergson, et *Le Divin,* de M. Hébert.

Dr ASCHENBRÖDEL.

LETTRES OUVERTES A UN RÉVÉREND PÈRE BÉNÉDICTIN

Première lettre.

De l'autonomie des diverses branches du savoir qui se bornent à vérifier et affirmer les faits. Les modernistes en proclamant cette antique nouveauté n'ont pas fait acte d'orgueil, mais d'humilité scientifique.

Paris, le 15 février 1910.

Mon Révérend Père,

Je connais, il est vrai, un certain nombre de modernistes, et j'ai lu la plupart des livres sortis de leur plume, mais je dois avouer que je serais fort embarrassé pour établir un catéchisme moderniste voire un simple credo; c'est ce que vous me demandez et c'est ce que je ne saurais faire.

Le modernisme est une attitude, ce n'est rien autre qu'une adaptation du sentiment religieux aux conditions modernes de la vie intellectuelle et tous ceux qui, libérés de toutes les entraves intellectuelles de la religion dans laquelle ils sont nés, continuent d'être des esprits religieux, sont des modernistes sans le savoir. Le moderniste est un homme chez qui le sentiment religieux est vivant et apostolique, il sait que cette vague intérieure l'a soutenu dans les plus durs moments de la vie et il croit que beaucoup

d'hommes dont l'existence flotte à la dérive y trouveraient le courant qui les porteraient aux rivages sacrés de l'Idéal. L'âme du moderniste est religieuse, profondément religieuse, mais il vit dans la société moderne, il a pris contact avec les disciplines modernes, mieux encore, le plus souvent il sait ce qu'elles valent, connaît leur faiblesse mais proclame leur force et affirme que dans leurs limites propres elles sont indépendantes et ne relèvent d'aucune autorité extra-rationnelle. La philosophie, la science, l'histoire, l'exégèse même, cette forme de l'histoire, sont des disciplines autonomes dans la limite même des facultés qui les édifient et des méthodes qu'elles y emploient.

Le moderniste qui n'a pas vu cette vérité essentielle, n'est pas un véritable moderniste; il peut avoir des sympathies pour le modernisme, il n'est qu'un orthodoxe mécontent de son sort. Cette antique nouveauté a paru particulièrement monstrueuse aux théologiens traditionalistes et si l'Encyclique Pascendi a traité les modernistes d'abominables orgueilleux, c'est au fond pour cette revendication des droits propres à chaque science, pour cette proclamation d'indépendance dans laquelle le Vatican a vu s'unir avec effroi philosophes, savants, historiens et exégètes. Le pape, réduit à ne parler *ex cathedra* que des vérités de la foi et de l'objet propre de la révélation! Quel désastre et pouvait-il se voir un semblable scandale ? Tous ces fauteurs d'indépendance furent vigoureusement et pontificalement condamnés, excommuniés, jetés aux gémonies où circulent les bêtes de l'abîme prêtes à dévorer les orgueilleux.

Et cependant la proclamation de l'autonomie des diverses disciplines ayant pour objet des faits n'était, je l'ai déjà dit, que l'affirmation de vérités anciennes. Cette attitude ne parut si nouvelle qu'en raison du développement insensé de l'autoritarisme des Papes. « D'où apprendrons-nous donc la vérité des faits ? » écrivait déjà Pascal. Ce sera des yeux, mon père, qui en sont les légitimes juges, comme la raison l'est des choses naturelles et intelligibles,

et la foi des choses surnaturelles et révélées. Car, puisque vous m'y obligez, mon père, je vous dirai que, selon les sentiments de deux grands docteurs de l'Eglise, saint Augustin et saint Thomas, ces trois principes de nos connaissances, les sens, la raison et la foi ont chacun leurs objets séparés et leur certitude dans cette étendue. Et comme Dieu a voulu se servir de l'entremise des sens pour donner entrée à la foi, *fides ex auditu,* tant s'en faut que la foi détruise la certitude des sens, que ce serait au contraire détruire la foi que de vouloir révoquer en doute le rapport fidèle des sens. C'est pourquoi saint Thomas remarque expressément que Dieu a voulu que les accidens sensibles subsistassent dans l'eucharistie, afin que les sens, qui ne jugent que de ces accidens, ne fussent pas trompés, *ut sensus a deceptione reddantur immunes.*

Concluons donc de là que, quelques propositions qu'on nous présente à examiner, il en faut d'abord reconnaître la nature, pour voir auquel de ces trois principes nous devons nous en rapporter. S'il s'agit d'une chose surnaturelle, nous n'en jugerons ni par les sens ni par la raison, mais par l'Ecriture et par les décisions de l'Eglise. S'il s'agit d'une proposition non révélée, et proportionnée à la raison naturelle, elle en sera le propre juge. Et s'il s'agit enfin d'un point de fait, nous en croirons les sens, auxquels il appartient naturellement d'en connaître.

Cette règle est si générale, que, selon saint Augustin et saint Thomas, quand l'Ecriture même nous présente quelque passage dont le premier sens littéral se trouve contraire à ce que les sens ou la raison reconnaissent avec certitude, il ne faut pas entreprendre de les désavouer en cette rencontre pour les soumettre à l'autorité de ce sens apparent de l'Ecriture; mais il faut interpréter l'Ecriture et y chercher un autre sens qui s'accorde avec cette vérité sensible; parce que, la parole de Dieu étant infaillible dans les faits même, et le rapport des sens et de la raison agissant dans leur étendue étant certain aussi, il faut que ces deux vérités

s'accordent; et comme l'Ecriture se peut interpréter en différentes manières, au lieu que le rapport des sens est unique, on doit, en ces matières, prendre pour la véritable interprétation de l'Ecriture, celle qui convient au rapport fidèle des sens. « Il faut, dit saint Thomas (1re part., quest. LXVIII, art 1), observer deux choses, selon saint Augustin : l'une, que l'Ecriture a toujours un sens véritable; l'autre que, comme elle peut recevoir plusieurs sens, quand on en trouve un que la raison convainc certainement de fausseté, il ne faut pas s'obstiner à dire que c'en soit le sens naturel, mais en chercher un autre qui s'y accorde. »

C'est ce qu'il explique par l'exemple du passage de la Genèse, où il est écrit « que Dieu créa deux grands luminaires, le soleil et la lune, et aussi les étoiles », par où l'Ecriture semble dire que la lune est plus grande que toutes les étoiles; mais parce qu'il est constant, par des démonstrations indubitables, que cela est faux, on ne doit pas, dit ce saint, s'opiniâtrer à défendre ce sens littéral, mais il faut en chercher un autre conforme à cette vérité de fait; comme en disant « que le mot de grand luminaire ne marque que la grandeur de la lumière de la lune à notre égard, et non pas la grandeur de son corps en lui-même. »

Que si l'on voulait en user autrement, ce ne serait pas rendre l'Ecriture vénérable, mais ce serait au contraire l'exposer au mépris des infidèles, « parce, comme dit saint Augustin *(de Genesi ad litteram,* lib I, cap. XIX), que, quand ils auraient connu que nous croyons dans l'Ecriture des choses qu'ils savent certainement être fausses, ils se riraient de notre crédulité dans les autres choses qui sont plus cachées, comme la résurrection des morts et la vie éternelle. » Et ainsi, ajoute saint Thomas, « ce serait leur rendre notre religion méprisable, et même leur en fermer l'entrée. »

..... Les choses de fait ne se prouvent que par les sens. Si ce que vous soutenez est véritable, montrez-le, sinon, ne

sollicitez personne pour le faire croire, ce serait inutilement. Toutes les puissances du monde ne peuvent, par autorité, persuader un point de fait, non plus que le changer; car il n'y a rien qui puisse faire que ce qui est ne soit pas.

C'est en vain, par exemple, que des religieux de Ratisbonne obtinrent du pape saint Léon IX un décret solennel, par lequel il déclara que le corps de saint Denis, premier évêque de Paris, qu'on tient communément être l'Aréopagite, avait été enlevé de France et porté dans l'église de leur monastère. Cela n'empêche pas que le corps de ce saint n'ait toujours été et ne soit encore dans la célèbre abbaye qui porte son nom, dans laquelle vous auriez peine à faire recevoir cette bulle, quoique ce pape y témoigne avoir examiné la chose « avec toute la diligence possible, *diligentissime,* et avec le conseil de plusieurs évêques et prélats, de sorte qu'il oblige étroitement tous les Français *districte præcipientes,* de reconnaître et de confesser qu'ils n'ont plus ces saintes reliques. » Et néanmoins les Français, qui savaient la fausseté de ce fait par leurs propres yeux, et qui, ayant ouvert la châsse, y trouvèrent toutes ces reliques entières, comme le témoignent les historiens de ce temps-là, crurent alors, comme on l'a toujours cru depuis, le contraire de ce que ce saint pape leur avait enjoint de croire, sachant bien que même les saints et les prophètes sont sujets à être surpris.

Ce fut aussi en vain que vous obtîntes contre Galilée un décret de Rome, qui condamnait son opinion touchant le mouvement de la terre. Ce ne sera pas cela qui prouvera qu'elle demeure en repos; et si l'on avait des observations constantes qui prouvassent que c'est elle qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empêcheraient pas de tourner, et ne s'empêcheraient pas de tourner aussi avec elle. Ne vous imaginez pas de même que les lettres du pape Zacharie pour l'excommunication de saint Virgile, sur ce qu'il tenait qu'il y avait des antipodes, aient anéanti ce nouveau monde, et qu'encore qu'il eût déclaré que cette opinion était une

erreur bien dangereuse, le roi d'Espagne ne se soit pas bien trouvé d'en avoir plutôt cru Christophe Colomb qui en venait, que le jugement de ce pape qui n'y avait pas été; et que l'Eglise n'en ait pas reçu un grand avantage, puisque cela a procuré la connaissance de l'Evangile a tant de peuples qui fussent péris dans leur infidélité.

Vous voyez donc, mon père, quelle est la nature des choses de fait et par quels principes on en doit juger. »

Vous ne voudrez pas vous plaindre, mon Révérend Père, de la longueur de la citation et vous ne vous choquerez pas qu'elle soit empruntée à la XVIIIme provinciale, car vous n'appartenez pas à la compagnie de Jésus et n'avez pour elle, je crois, qu'une médiocre sympathie. Pour établir l'autonomie de l'histoire, Mabillon eût pu fournir d'autres exemples et même plus probants que celui des reliques de saint Denis et vous connaissez sans doute telle lettre écrite après la condamnation de son petit livre sur le *Culte des Saints Inconnus* qui a pu vous faire dire : Il s'est tu mais ne s'est pas rendu.

Il en est de même de beaucoup de prêtres modernistes, ils se sont tus mais ne se sont pas rendus; ils continuent de croire que les décrets de Rome ne sauraient atteindre la vérité des faits historiques établis selon la rigueur des méthodes critiques non plus que la vérité des faits psychologiques établis par la critique de la raison. D'autre part, il ne leur semble pas qu'il soit utile d'insister à propos des faits d'ordre scientifique; sur ce point, l'orthodoxie catholique elle-même a capitulé comme d'ailleurs, ajoutent-ils, elle capitulera en histoire, en philosophie et en exégèse.

Et malgré cette dernière audace ils n'acceptent pas d'être classés parmi les orgueilleux. En face du progrès des disciplines humaines, conscientes enfin de leurs méthodes et par là même de leurs droits et de leurs limites, il y avait deux attitudes possibles : L'une, humble, celle de l'étudiant docile qui s'initie à ces méthodes et s'efforce

de les appliquer à son tour sans autre souci que celui d'en faire une application parfaite, c'est l'attitude des modernistes qui, dans différents domaines scientifiques, ont fourni les preuves de leur laborieux effort et, d'aucuns le disent, de leur laborieuse humilité. L'autre attitude possible vis-à-vis de la science était celle même que Rome a adoptée, attitude hautaine et monstrueusement orgueilleuse ne s'inclinant jamais devant un fait qu'après avoir longuement essayé d'en nier la réalité ou de le traiter d'imposture.

Tel est le langage des modernistes et ce qu'ils osent dire dans le secret. Pour moi, je ne suis qu'un écho, je ne sais même comment je me suis laissé convaincre de vous écrire du modernisme, car je ne suis, hélas! qu'un rationaliste à sympathies religieuses.

P. Saintyves.

LE MODERNISME LITTÉRAIRE

L'on s'imagine en général que le modernisme est du ressort purement théologique ou du moins que c'est là son principal terrain. C'est faire erreur. Rien de plus curieux que de suivre en Allemagne les attaques enragées des ultramontains contre la revue catholique la plus en honneur dans tout l'empire. Il y a quelques années, un riche éditeur catholique fonda une nouvelle revue destinée à contrebalancer l'énorme influence qu'exerçaient les organes protestants et antiecclésiastiques. Il y sacrifia un capital important et mit la main sur un jeune collaborateur fort intelligent et jouissant déjà d'un bon renom littéraire. Cette nouvelle revue prit le nom de *Hochland* et acquit bientôt une certaine vogue dans les familles cultivées. Auparavant, et faute de mieux, les catholiques en étaient réduits à s'abonner aux revues protestantes; dès l'apparition du *Hochland* il se fit un revirement et ce

que l'on n'eût jamais cru possible devint un fait réel : une revue catholique avait été admise dans les salons et fut bientôt considérée comme le journal à la mode. L'ultramontanisme exige que les croyants lisent des journaux catholiques; on aurait été fondé de croire que la nouvelle revue eût satisfait les plus extrêmes. Mais... il y a un mais! Ecrire dans un sens tout catholique est parfait, mais il faut plus : l'éditeur doit non seulement garder ses convictions religieuses, il faut encore qu'il professe une soumission illimitée aux ordres ecclésiastiques. Or le rédacteur en chef eut le caprice de vouloir être un écrivain catholique tout en suivant ses idées littéraires. Il s'était déjà fait connaître par une brochure sensationnelle, publiée en 1898 sous le pseudonyme de *Veremundus* et qui traitait de la question célèbre : « La bellettristique catholique est-elle à la hauteur de notre temps ? » L'année suivante il développait ce sujet : « Les devoirs littéraires des catholiques allemands. » Dans le *Hochland* il commettait, en outre, le crime impardonnable de répandre des articles et des romans qui n'admettaient pas tout de l'Eglise. Il imprima *Il Santo,* de Fogazzaro, et, quoiqu'il en interrompit la publication sitôt que cette œuvre émouvante eut été réprouvée par le Saint-Siège, les orthodoxes n'oublièrent point que le *Hochland* le premier avait donné asile aux idées réformatrices du poète lombard. Plus grand encore fut le scandale quand dans le *Hochland* apparut un roman brillant d'*Enrica Handel-Mazzetti,* femme auteur comptée parmi les plus grandes et les plus ingénieuses du monde littéraire. Dans cette œuvre : *Jesse und Maria,* elle dépeignait de manière frappante la mentalité d'un jeune luthérien et signalait vigoureusement les faiblesses et abus des ecclésiastiques autrichiens du XVIe siècle. Immédiatement, la colère terrible des fanatiques s'éleva contre l'auteur et l'éditeur dans d'innombrables articles, et l'un et l'autre se virent en butte à d'infinies récriminations.

Mais on n'était pas au bout. Ce feuilleton terminé, un autre suivit, plus amer et plus troublant encore, peut-être. L'auteur, Nanny Lamprecht, institutrice qui avait passé de longues années dans de petits villages et avait une grande expérience de la vie des campagnards, nous y représentait, dans toute sa brutalité, le malheur d'une pauvre fille, séduite d'abord, et poussée ensuite par son entourage à la ruine physique et morale. Comme ces scènes tragiques se passaient dans un milieu tout catholique, on peut penser combien les zélateurs furent scandalisés. L'on reprochait à Handel-Mazzetti son manque d'orthodoxie, à Nanny Lamprecht son immoralité, — et voilà des armes suffisantes pour les ennemis de la revue!

De jour en jour les plaintes des Jésuites et de leurs acolytes contre le journal rebelle se faisaient plus aigres et plus piquantes. Dans des assemblées où ce monde-là pouvait se croire autorisé à parler sans gêne, le mot d'ordre était ouvertement : Ecrasons l'infâme! Anéantissons le *Hochland!* » Chacun apportait son fagot au grand autodafé dont la revue devait être victime. L'ardeur et l'impatience de voir disparaître la feuille suspecte étaient inimaginables! Voilà, diront certains, un enthousiasme fanatique, sans doute, mais sincère et religieux pour la sainte foi catholique! Pauvres illusionnés! L'intérêt sacré de la religion n'était guère, hélas! ce qui importait aux adversaires du *Hochland,* mais bien l'intérêt plus sacré de leur bourse! Ne sait-on pas, en effet, que les Jésuites dirigent depuis longtemps une revue nommée : *Echos de Marie Laach,* « *Stimmen aus Maria Laach* ». Cette revue avait, dans le « Hochland », une rivale des plus dangereuses. Non seulement beaucoup de laïques, mais aussi un grand nombre d'ecclésiastiques et même de religieux abandonnaient les *Echos* et leurs ennuyeuses déclamations pour s'attacher au *Hochland.* Et voilà la raison pour laquelle les partisans des dévots *Echos* n'admettaient plus que le *Hochland* pût être catholique! Mais, me dira-

t-on, comment osez-vous calomnier si violemment les pieux pères de la Compagnie ? Malheureusement pour eux ce n'est point une calomnie, et le cas cité n'est pas le premier et l'unique! On sait en effet que les dénonciateurs du professeur Schell, de Wurzburg, étaient des Jésuites, et que précisément les Jésuites de l'Université d'Innsbruck étaient menacés d'une défection générale des étudiants, ceux-ci quittant Innsbruck pour se rendre à Würzburg. Il fallait donc, sous prétexte d'orthodoxie, sauver les intérêts de la Société de Jésus.

Par bonheur, les lecteurs du *Hochland* ne se laissèrent pas troubler par les intrigues des persécuteurs. Plus les attaques furent perfides, plus le nombre des abonnés s'accrut. S'il devait arriver que le *Hochland* se voie forcé de cesser sa publication, ses partisans n'iraient nullement grossir le nombre des lecteurs des *Echos*. Ils sont habitués aujourd'hui à une nourriture plus solide et plus substantielle.

Albert Treu.

DOCUMENTS

Deux lettres inédites du P. Tyrrell.

16, Old Town-Chaphan, London, S. W.,
13 février 1910.

Carissime,

... L'attitude de *Nova et Vetera,* à l'égard de sa condamnation[1] est digne et raisonnable. L'autorité à laquelle nous résistons, c'est celle qui cherche, par tous les moyens, d'empêcher l'évolution de l'esprit collectif et de nous imposer les jugements privés d'un individu ou d'une coterie, d'un lieu particulier ou d'une période spéciale, comme des jugements objectivement et universellement valables. Nous ne voulons pas soumettre notre jugement personnel

[1] Ce périodique moderniste de Rome avait été condamné par S. E. le cardinal Respighi après la publication de son premier numéro. Il n'en continua pas moins à paraître.

aux opinions particulières du pape, mais seulement aux jugements collectifs et, présomptivement, objectifs et universels de l'Eglise. Le pape et le concile méritent notre soumission seulement quand ils se font les interprètes fidèles de ces jugements. Nous devons éclaircir ce point toujours davantage. Rome enseigne à présent l'infaillibilité du jugement privé du pape : et cela est simplement une hérésie. La violence et la folie du Vatican, sont, en un certain sens, utiles, en tant qu'elles montrent de façon évidente sa décadence. Les censures et les excommunications ont déjà perdu toute influence ; le monde commence à s'en railler. Toute la force de Rome réside en cette multitude de simples qui vivent dans l'ignorance de ses méthodes et croient à sa bonne foi. Il est cependant bien préférable qu'ils en soient scandalisés plutôt que la source d'un scandale infiniment plus grave se perpétue.

Votre TYRRELL.

* * *

Boutre-Vinon (Var), 23 mars 1908.

Carissime,

.....L'orage sévit encore. Je crois opportun que Rome se couvre de honte le plus possible. La condamnation de M. Loisy peut nous gagner la sympathie des protestants orthodoxes. Nous devons insister sur ce fait, que non pas Loisy, mais la science critique a été excommuniée avec lui. Rome fait son possible pour attirer l'attention sur les personnes en la détournant des principes. *Ils* disent que d'autres excommunications s'ensuivront. Pour mon compte, je ne répondrai que par le silence absolu : *Quod faciunt, faciant cito.* Avez-vous lu « Lendemain d'Encyclique » ? Voilà qui me semble excellent dans son genre ! J'ai relu ces jours les « Cinq plaies », de Rosmini. Cette œuvre contient beaucoup de matériel historique qui pourrait être utilement exhumé dans la crise actuelle. Sa papolatrie est tout simplement une inconséquence logique.

La vie de Scipion Ricci, (de M. Potter, 3 vol., Bruxelles, 1825), elle aussi, jette un triste jour sur le Vatican des années 1800. Nous y voyons comment Rome évaluait toute proposition de réforme sous les termes d'argent et de domination. Il n'en a pas toujours été ainsi ? Y a-t-il espoir de résipiscence si l'on ne retourne au

régime démocratique de l'Eglise ? Après tout, il n'y a pas longtemps que le peuple de Rome a cessé d'élire son évêque. Toute la question est là-dedans. Il devrait envoyer tous les cardinaux prendre un bain dans le Tibre et rentrer en possession de son ancien et inaliénable droit... Courage ! Le fait que Ricci et ses prédécesseurs ont échoué dans leurs tentatives de réforme ne doit pas nous décourager. A cette époque, la papauté avait l'appui de Napoléon ; elle avait aussi le consentement d'une grande partie du monde cultivé et de la foule. Aujourd'hui tout est changé.

L'unique pouvoir de la papauté consiste dans la violence inquisitoriale et dans l'intrigue. Nous n'avons qu'à persévérer. Tout ce qu'il y a de meilleur dans le monde moderne, tous ses éléments vivants demeurent avec nous.

TYRRELL.

CHRONIQUE INTERNATIONALE

La situation religieuse en Belgique. — *Le catholicisme en Belgique. — Les partis politiques et religieux opposants. — Les organes. — Les défections dans le clergé belge.* — La Belgique passe, et cela non sans titre, pour être la citadelle du catholicisme religieux, social et politique. Le parti catholique et conservateur, vieille et jeune droite, est, en effet, au pouvoir depuis vingt-cinq ans ; l'enseignement de l'Etat est imprégné de catholicisme dogmatique et moral, et nulle part, peut-être, les institutions scolaires libres, c'est-à-dire catholiques, dans les trois degrés d'enseignement : primaire, secondaire ou moyen, supérieur ou universitaire, n'atteignent à la même force quantitative qu'en Belgique. Ajoutons que le sentiment catholique reste ardent et exclusif, dans le clergé comme dans la foule. Il semble que l'Université catholique de Louvain n'ait pas joué le même rôle évocateur d'idées et émancipateur de consciences que les Facultés catholiques de France ou d'Allemagne. Le clergé belge en est encore à la foi du charbonnier ; il obéit au pape et aux évêques, il commande aux fidèles, il n'admet pas la discussion. Ce qui l'excuse, c'est que l'action cultuelle et sociale restreint beaucoup pour lui le temps de l'étude et de la réflexion. Il faut compter aussi le

temps considérable que les prêtres belges consacrent aux relations confraternelles, non certes dépourvues de charme, et que facilitent les agglomérations du pays le plus peuplé proportionnellement, après la Saxe.

Sur ce bloc catholique, les gouttes d'eau du modernisme ont eu, jusqu'à aujourd'hui, peu d'action. Je crois que la très grande majorité des prêtres belges n'aurait rien connu du modernisme sans la réfutation qu'a voulu et a cru en faire le cardinal Mercier, archevêque de Malines [1].

Actuellement le danger pour le catholicisme provient beaucoup moins de l'intérieur que de l'extérieur. Il n'est pas arrivé encore à ce stade de lumière et de sincérité où une institution accepte de s'immoler elle-même à la vérité. Pour aujourdhui énumérons seulement les principales forces ennemies extérieures.

1° Les partis politiques anti-cléricaux : libéraux, progressistes, socialistes, qui tous, à des degrés divers, sont adversaires du catholicisme (je ne dis pas du christianisme ni de la religion). Un déplacement de quelques voix aux prochaines élections (1910) pourrait amener au pouvoir les anti-cléricaux.

2° La Libre-pensée belge, groupement philosophique, qui, dans la très grande majorité de ses membres, se pose en adversaire de toute religion. L'organe de ce groupement est le journal *La Pensée*, dirigé avec talent et esprit par Eugène Hins. Nous ne sommes pas les seuls à trouver que les façons de combattre de *La Pensée* ne sont pas toujours empreintes de la justesse et de la délicatesse désirables.

3° En Belgique, le protestantisme, qui compte peu d'adhérents, se renferme à l'intérieur du culte et de la culture morale. Comme dans les autres pays, le protestantisme offre toutes les nuances, depuis l'orthodoxie étroite et absolue jusqu'au rationalisme chrétien. Par ce dernier caractère, le protestantisme rejoint le modernisme et il a, semble-t-il, ce qu'il faut pour constituer la religion de l'avenir, celle-ci entendue au sens traditionnel du mot.

Je ne puis oublier dans la revue de ces forces la « Bibliothèque

[1] Il est à espérer qu'ils le connaîtront dorénavant, et infiniment mieux, par le magnifique exposé qu'en fit le p. Tyrrell, dans sa réfutation de la lettre du cardinal Mercier Ce livre *(Medievalism)* a été traduit en français sous le titre : *Suis-je catholique?* (Paris, Nourry) (Note de la réd.)

de propagande », qui combat le catholicisme autoritaire par des brochures toujours de discussion courtoise non moins qu'érudite. Le directeur en est M. L. Anspach, ingénieur, professeur à l'Université libre de Bruxelles, qui joint à un professorat technique remarqué une réelle connaissance des questions philosophiques et religieuses. La modestie de M. L. Anspach ne peut nous empêcher d'ajouter que toutes les œuvres de progrès intellectuel trouvent en lui un soutien dévoué.

Je n'achèverai pas cet aperçu du mouvement religieux belge sans dire que nous sommes quelques-uns, prêtres ou laïques modernistes, qui avons entrepris, sans haine ni injure, mais avec un sentiment éclairé et dévoué des droits et aussi des avantages de la vérité, de dénoncer les insuffisances et les nocivités intellectuelles et sociales du catholicisme actuel qui ne peut sauvegarder la vérité et se sauver lui-même qu'en se transformant.

Bruxelles. . . . . A. Michel.

La politique religieuse en Espagne. — La politique religieuse acquiert en Espagne un développement fébrile. Dans cette rapide chronique nous ne rechercherons ni les origines ni les résultats probables de ce concubinat du Vatican avec la monarchie espagnole, non plus que les liens secrets qui unissent ces deux conjoints, — décidés, paraît-il, à s'en aller unis, soit au triomphe soit à l'abîme —, nous nous contenterons d'exposer l'état actuel de la situation.

Dans le palais royal l'ex-reine régente Marie Christine, descendante de la Maison d'Autriche, constitue la pierre d'angle du gouvernement intérieur. Pendant sa régence, elle ne sut gagner à la monarchie aucune sympathie populaire, cette monarchie se soutenant par l'union d'éléments politiques malsains, exploiteurs du pouvoir, et par la trahison de Don Carlos et des chefs républicains vis-à-vis de leurs partis respectifs.

D'un côté, la perte des Philippines et de Cuba, la diffusion des tendances socialistes et séparatistes dans la péninsule, le crédit national compromis, les grandes entreprises tombées entre les mains des étrangers, l'armée défaite, les escadres détruites, les fortifications démantelées, l'administration démoralisée, les possessions africaines abandonnées, de l'autre, le courant d'émigration de la Galicie, la Castille et l'Andalousie, l'esprit national diminué

par la perte du sentiment patriotique, toutes ces choses ont fini sous la Régence par précipiter le gouvernement vers sa ruine.

Dans cette banqueroute colossale, sur les ruines de ce désastre, le trône resta debout avec la fortune accaparée par la reine-mère en 16 ans de singulière avarice.

La monarchie, l'alliée des moines et cause principale du désastre national, eut peur du châtiment du peuple. Elle commença alors avec la plus grande activité, à fomenter un parti *Clérical,* constitué par tous les rats d'église, les simoniaques, les ambitieux et par les arrivistes qui voyaient dans ce nouveau parti le moyen de satisfaire leur ambition. Les anciens partis historiques du catholicisme en Espagne furent persécutés par les évêques et le pape, grâce à d'odieux artifices, récompensant par la diffamation leur héroïsme centenaire. Les supérieurs des ordres religieux furent subornés par le Vatican et par les gouvernements. Le nouveau parti obtint peu de succès auprès de l'armée mais beaucoup auprès des capitalistes; il déploya une grande activité de propagande par des périodiques cléricaux et arriva à s'emparer de la presse libérale et conservatrice. Mais il lui manquait un chef politique. Maura, qui jusqu'ici avait lutté dans les rangs des libéraux, fut converti en chef du parti clérical. Il s'entoura, en qualité d'auxiliaires principaux, de M. Cierva, ancien franc-maçon, de M. *Azorin,* ex-coryphée de la libre-pensée, et de M. Salvador Canals, sorti lui aussi des partis extrêmes. Il en résulta un gouvernement formé d'apostats et de renégats du libéralisme, le plus apte, évidemment, à la tactique jésuitique.

Sur ces entrefaites, Alphonse XIII parvint à sa majorité. Elle ne le soustraira point entièrement à la tutelle de sa mère. Au moment où fut agité le projet de son mariage, l'Angleterre qui s'était prêtée à aplanir certaines difficultés dans la guerre de l'Espagne contre les Etats-Unis à la condition que le roi épouserait une princesse anglaise, rappela cette convention, à laquelle il ne fut pas possible de se soustraire.

La reine à venir, Victoria, était donc protestante : les cléricaux, juste avant la noce, profitèrent de ce qu'elle n'était pas encore souveraine, pour attaquer durement la maison de Battenberg, et lui préparer ainsi un milieu hostile. Bien qu'ayant abjuré le protestantisme, il ne lui était pas facile d'acquérir les habitudes de piété des femmes espagnoles. La rivalité ne tarda pas à éclater

entre la nouvelle reine et sa belle-mère. Le roi provoqua l'indignation publique par son manque d'égards à l'endroit de son épouse, en la forçant, avec une hostilité manifeste, à se promener toute seule en voiture. Les relations domestiques devinrent de plus en plus tendues. Aux causes extérieures de malentendu s'ajoutaient des différences de mentalité. La jeune reine commença à gagner quelques sympathies, moins peut-être par sa beauté et son amabilité, que grâce au sentiment chevaleresque du peuple espagnol, porté à respecter la disgrâce d'une femme faible et isolée. Aujourd'hui, de toute la famille royale, elle est la plus aimée du peuple.

La reine ne peut cependant avoir oublié la campagne de diffamation dont sa parenté fut l'objet de la part des cléricaux, ni l'intransigeance du Vatican à l'égard de sa mère, à laquelle il ne fut pas permis d'avoir dans son appartement privé du palais royal une chapelle où célébrer son culte.

Pour ces raisons-là et d'autres encore, la jeune reine est regardée par les politiciens, qui craignent l'avenir, comme l'inauguratrice future de l'esprit libéral au palais royal, de même que l'ex-régente est considérée comme le foyer de l'esprit jésuitique. Cette situation intérieure est compliquée par l'état de santé du roi, lequel est affecté d'un polype nasal qui a été l'objet de plusieurs opérations chirurgicales.

Au cas d'une issue fatale de cette maladie, la reine Victoria serait appelée à la Régence, tâche particulièrement délicate et difficile à cause de la présence de sa belle-mère. L'Espagne entrerait alors en plein courant anglais, à supposer que l'Angleterre sache s'attirer les sympathies du peuple désireux d'ailleurs de changer de situation.

En tel état de choses, le problème religieux changerait radicalement de face en Espagne. Doña Victoria pourrait compter sur un mouvement de sympathie des meilleurs éléments du pays, qui désirent à tout prix se débarrasser du cléricalisme. Le peuple, désabusé des chefs républicains qui depuis trente ans ne s'occupent qu'à faire commerce de la direction du parti, ne ferait pas de difficultés à se rallier à une monarchie démocratique et anticléricale, qui pourrait réaliser le programme populaire en évitant le contre-coup d'une révolution.

Madrid. G. B. Mariñ Aparicio.

Le Centre et la neutralité. — Nos lecteurs ont certainement lu que le baron *von Hertling*, comme président du centre allemand, a publié que ce centre n'était pas un parti catholique ou religieux, mais un parti purement politique. Il est vrai que personne ne le croit ! Néanmoins, par cette déclaration, le centre poursuit son but. Deux idées distinctes guident les chefs du parti. Comme parti catholique, le centre fut toujours par son attitude générale et spécialement durant les élections, empêché d'agir en toute liberté d'action. Comme parti politique, il possède un beaucoup plus grand champ d'opération et peut conclure des unions et associations avec tout autre parti ; il peut même aujourd'hui se lier à des partis irréligieux et anti-religieux, comme par exemple les sociaux-démocrates, tandis qu'en demeurant parti catholique, il devait toujours prendre garde de rester dans son caractère religieux et restreint.

Comme parti catholique, le centre était parti ecclésiastique et sujet aux ordonnances des évêques et du Saint-Siège. Il se trouvait ainsi dans une dépendance accablante à l'égard d'une puissance hors de l'empire allemand et était toujours exposé à des reproches amers et du reste fort justes, les mesures qu'il prenait lui étant imposées par des ordres venus d'au delà des montagnes. A l'intérieur même du parti, on pouvait constater cette soumission honteuse des laïques aux ecclésiastiques qui rendait les uns esclaves des autres, joug trop lourd pour être supporté longtemps. La déclaration de la neutralité du parti au point de vue religieux est donc un progrès très marqué et très heureux pour l'avancement du centre, dans l'émancipation des laïques de la tyrannie de l'Eglise. C'est ce que le cardinal de Cologne a fort bien compris, puisqu'il vient d'en exprimer son vif mécontentement dans son mandement de Carême.

La centralisation des séminaires en Italie. — Il y a environ deux ans, Pie X édicta un décret d'après lequel les nombreux petits séminaires des minuscules diocèses d'Italie (il y a 283 sur 80 de France) devaient être remplacés par de grands séminaires centraux et interdiocésains, où auraient trouvé place les différents degrés de l'enseignement. On aurait eu ainsi des séminaires de théologie et des séminaires pour le lycée et le gymnase. Ce projet, dans la mesure où il permettait de donner

aux jeunes gens une formation scientifique plus sérieuse, était des plus louables. Mais sa réalisation nous réserva quelques surprises. Jusqu'ici l'instruction des séminaristes avait été confiée au clergé séculier. Aujourd'hui, et après cette concentration, celui-ci tend à être remplacé par des religieux, des Jésuites surtout. Dans l'Italie méridionale en particulier, (la Campanie d'abord, les Pouilles ensuite), la centralisation va se faire tout au profit des Jésuites. Les 37 séminaires des Pouilles ont été réunis, à Lecce, en un seul, dont la direction, par décision des évêques, a été confiée aux fils de saint Ignace. Les évêques, cependant, ne décident que d'après le mot d'ordre venu de Rome. Ainsi, toute la formation morale et scientifique d'une grande partie du jeune clergé sera faite par une congrégation que la loi civile ne tolère point et qui est, en notre temps, le principal foyer du cléricalisme.

Cette réforme, d'ailleurs, n'a pas laissé le gouvernement italien indifférent. M. Scialoja, en effet, le ministre actuel de la Justice et des Cultes, vient d'adresser, aux procureurs auprès des cours d'appel, une circulaire les invitant à lui communiquer « les informations les plus exactes sur la portée de la réforme pontificale. A cette fin, la circulaire est accompagnée d'un questionnaire très détaillé. Le ministre se renseigne auprès des procureurs pour savoir si, dans le territoire soumis à leur juridiction, on a fondé un séminaire interdiocésain et si l'on a supprimé l'enseignement de quelques branches du programme dans les séminaires locaux. Il désire connaître, en outre, le nombre des séminaristes que chaque diocèse envoie dans les séminaires centraux, quelles subventions les évêques sont obligés de leur accorder, à qui est confié l'enseignement, et lorsque les professeurs sont choisis dans le clergé régulier, à quelle congrégation ils appartiennent. Bien que la presse italienne ne soit, pour la plupart, disposée à voir dans cette enquête qu'une simple mesure administrative, l'opinion publique commence à s'émouvoir au sujet de la question des séminaires. Dans la relation de la commission d'enquête sur le fonctionnement du Ministère de l'Instruction publique, et qui fut récemment publiée, nous trouvons un blâme à l'adresse de son absentéisme pour ce qui concerne l'administration, la discipline et l'instruction des séminaires. D'autre part, le député socialiste, M. Calda, vient de présenter sur le bilan de l'Instruction, qui a été mis en discussion dernièrement à la Chambre, l'ordre du jour suivant : « La Chambre in-

vite le gouvernement à présenter un projet de loi lequel, réduction faite du nombre des séminaires, limite leur dotation à la part nécessaire pour le cours de théologie, et défend l'acceptation de jeunes gens âgés de moins de 18 ans ».

Nous ignorons si cet ordre du jour sera adopté et si la commission qui serait éventuellement formée pour présenter le projet de loi, aura un sort identique à celle nommée en 1867, qui s'est dissoute sans aucun résultat. Nous donnons, en tout cas, notre complète adhésion à la proposition de M. Calda, quitte à soulever derechef la question pour notre propre compte dès que l'organisation moderniste sera plus puissante.

La déformation intellectuelle et morale des jeunes séminaristes (dans certains séminaires de l'Italie méridionale, on les accepte à partir de 6 ans !), la multitude de ces pépinières artificielles et à culture intensive de prêtres, victimes d'une savante et continuelle suggestion qu'on baptise de vocation, est un des crimes les plus honteux et les plus infâmes que tolère la société bourgeoise actuelle.

L'organisation moderniste. — Dès l'annonce de publication de cette revue, plusieurs amis nous ont écrit en nous invitant à lui donner un caractère essentiellement pratique. Ces conseils ont d'autant plus sollicité notre attention que l'organisation du modernisme constitue notre préoccupation la plus plus constante et peut-être la tentative la plus nouvelle. Nous ne voulons cependant ni ne pouvons faire passer en seconde ligne la discussion théorique, car beaucoup de modernistes ont encore besoin de prendre nettement conscience de ce qu'ils veulent ; nous avons d'ailleurs le devoir d'éclairer l'opinion publique afin de la gagner à notre cause. Néanmoins nous pouvons révéler déjà en ce moment, que nous sommes en train d'établir, avec l'aide de quelques amis particulièrement compétents en ce domaine, un plan d'organisation qui, tout en sauvegardant la liberté et l'autonomie des individus et des groupements particuliers, permette au courant moderniste de déployer et d'utiliser pratiquement et puissamment toutes ses forces.

Nous sommes certains, en outre, étant donné l'intérêt sincère que notre mouvement éveille en beaucoup de personnalités éminentes, de pouvoir trouver les ressources nécessaires à la réali-

sation de ce plan. Il est évident et pour des raisons aisément appréciables de chacun, que nous ne pourrons ici qu'esquisser les lignes générales de ce plan, dont les détails ne seront connus que des organisateurs placés dans les différents centres de propagande. Les mêmes mesures de prudence nous obligeront à céler la plupart des rapports qui nous seront faits et qui ne pourront être rendus publics qu'au cas où ils ne nuiraient point à nos amis.

Ce travail d'organisation a du reste commencé déjà sur différents points ; signalons, de façon particulière, les initiatives heureuses du prof. Gennaro Avolio, directeur de *Battaglie d'Oggi*. Ce dernier vient, en effet, de fonder à Naples une *Association des prêtres travailleurs,* dont le but est d'aider les prêtres à se former une situation économique indépendante qui, sauvegardant leur dignité personnelle, leur permette de défendre librement leurs convictions et de travailler ouvertement à la réforme de l'Eglise. Cette Association fonctionne au moyen d'un *Secrétariat du clergé*, destiné à fournir tous les renseignements désirables et d'un *Bureau de travail* ou de placement qui pourvoit les ecclésiastiques d'occupations compatibles avec leur état et leur laissent encore le loisir d'étudier et de se vouer à l'apostolat. De telles associations constituent sans doute ce qui a été fait jusqu'ici de plus pratique et de plus efficace pour l'organisation moderniste. Le bas clergé se trouve dans une situation économique si misérable et si précaire, qu'il ne peut rester indifférent à ces initiatives. S'il y a, dans l'Eglise romaine, des cardinaux qui touchent 100,000 fr. et plus par an, s'il y a des évêques qui, comme celui de Cefalù (Sicile), possèdent un revenu de 200,000 fr. par an, s'il y a des prélats dans la Curie romaine qui cumulent des bénéfices leur en rapportant annuellement de 20 à 30,000, s'il suffit enfin de marmoter des prières deux heures par jour pour que le chanoine de St-Pierre en empoche 12,000, la grande masse du bas clergé, dans les campagnes et les villages comme dans les vastes agglomérations, a la plus grande peine à grapiller un millier de francs durant une année entière, bien qu'elle soit vouée aux plus lourdes besognes du ministère. Dans l'Eglise romaine les parias du clergé, les *scagnozzi* comme on les appelle à Rome, revêtus de soutanes élimées et verdâtres, courent de ci de là, en quête des funérailles et des enterrements pour gagner encore quelques sous, s'avilissant pour obtenir la faveur de leurs supérieurs, et saluant humblement les

prélats chamarrés d'or qui passent dans leurs carrosses tout parés de vanité et de luxe. Et ces riches supérieurs se donnent souvent le plaisir aigu de suspendre *a divinis* le prêtre soupçonné de modernisme, de façon que même cette honteuse aumône de la messe lui vienne à manquer et qu'il périsse de misère.

On comprend donc à quel point l'œuvre de M. Avolio est des plus nécessaires et des plus humanitaires. Elle sera et doit être accueillie avec enthousiasme par les intéressés et par tous les cœurs généreux.

Sitôt que les moyens le lui permettront, M. Avolio a l'intention de fonder également une *Maison du clergé*, qui sera non seulement un refuge momentané et exceptionnel pour le prêtre nécessiteux, mais surtout un foyer d'idées et de propagande, un lieu de rendez-vous pour tous les amis du mouvement moderniste, et qui sera muni d'une bibliothèque spéciale. En félicitant vivement M. Avolio de son intelligente et précieuse activité, nous exprimons aussi le vœu qu'il trouve partout de vaillants imitateurs.

Pour tous renseignements et secours s'adresser à la Direction de *Battaglie d'Oggi*, 2, S. Antonio via Tarsia, Naples.

Le modernisme en Espagne. — Nous venons de recevoir plusieurs lettres d'Espagne, d'après lesquelles un grand nombre de prêtres, particulièrement à Madrid et à Barcelone, las de l'autothéocratie romaine, seraient prêts à faire profession ouverte de modernisme et à inaugurer un large mouvement de réforme et d'émancipation spirituelle. Cette attitude décidée aurait comme conséquence la perte de leur situation ecclésiastique et partant de leurs ressources matérielles. Il y a quelque temps, ces prêtres s'étaient adressés à un de nos amis, un *leader* religieux très connu en Espagne, pour lui demander aide et conseil. Les démarches qu'ils avaient faites auprès des protestants ayant échoué, ils viennent de recourir à notre société moderniste internationale. Malheureusement, nous ne nous trouvons pas en état, pour le moment, de leur donner un appui effectif. L'organisation moderniste commence à peine à s'ébaucher et il nous faudra encore quelques mois, peut-être quelques années, avant de pouvoir alimenter de nos moyens les centres d'agitation et de propagande. Nous prions nos amis espagnols d'avoir patience quelque temps encore et, en attendant, de s'organiser discrètement en vue d'une

action prochaine, générale et décisive. Qu'ils ne se découragent donc pas et qu'ils sachent que ce même travail de préparation commence à se poursuivre un peu partout et que l'heure où nos suprêmes aspirations seront satisfaites, ne peut être lointaine.

Une conférence de M. Murri à Naples. — Le Secrétariat du Peuple avait invité M. Murri à tenir une conférence, dans le mois de janvier. A cette fin, on avait demandé, et obtenu de M. le maire, la salle de la « Galleria Principe di Napoli ». Mais la Curie s'y opposa formellement et la majorité municipale, cléricale, profitant de ce que les organisateurs ne s'étaient pas munis d'une autorisation écrite, refusa à la dernière heure, de donner cette salle. La police, esclave elle aussi de la Curie, refusa en outre l'affichage d'un manifeste de protestation, qui fut cependant rapporté par les journaux. L'hon. Murri adressa aussi à M. Sonnino, président des ministres et ministre de l'intérieur, un télégramme énergique de protestation, mais en vain. La conférence, (malgré les menaces de la Curie, la servilité de la municipalité et la protestation de certaines dames *pieuses*, créatures des jésuites invitant toutes les femmes à une communion de réparation), eut lieu le 6 de ce mois, dans la salle de la socialiste Bourse du Travail. Elle fut une solennelle protestation contre le cléricalisme. Deux mille spectateurs y assistaient et, après la conférence, un millier de personnes accompagnèrent l'hon. Murri à l'hôtel où il logeait, au cri de : « A bas le cléricalisme ». Un groupe d'une vingtaine de prêtres, adhérant à *Battaglie d'Oggi,* a envoyé à l'hon. Murri un télégramme de solidarité et de protestation contre l'intolérance de l'Eglise et la domination du jésuitisme et, ce qui est plus symptomatique, une demi-douzaine de prêtres eurent même l'audace d'assister à la conférence. Signes des temps !

L'accueil fait à la Revue. — L'apparition de notre revue a éveillé partout l'intérêt le plus vif et la plus chaude sympathie. Les nombreuses lettres reçues, approuvant notre programme et encourageant notre entreprise, nous prouvent qu'elle répond à un besoin universellement ressenti. En dehors du catholicisme pur et simple, des représentants de différentes églises protestantes, des vieux-catholiques, des Marianites de la Pologne, et des individualités supérieures signalées dans notre premier numéro et auxquelles il siérait d'ajouter le prof. Höffeding de Copenhague, le prof. Sö-

derblom d'Upsal, et quantité d'autres, un nombre énorme de revues, dont plusieurs nous ont demandé l'échange, et de journaux du monde entier, nous ont témoigné leur faveur et leurs vœux de succès. A tous, nous adressons nos plus chaleureux remerciements, certain que cette atmosphère de sympathie qui nous entoure et qui nous aide, rendra notre travail plus facile et plus efficace.

LETTRES A L'ÉDITEUR

L'Echo des Séminaires.

Rome, février 1910.

Mon cher ami,

Dans l'avant-dernier numéro de *Nova et Vetera*, j'avais proposé la création d'une rubrique spéciale qui, sauf erreur, pourrait bien trouver place dans ta nouvelle Revue. Il s'agit d'un *Echo des séminaires,* où seraient entendues toutes ces voix qui, dans les nombreuses pépinières d'ecclésiastiques, réclament leur droit imprescriptible à former des hommes, des chrétiens, des prêtres dignes du XXe siècle. Ce qu'ils revendiquent avant tout, c'est la latitude de défendre leur intelligence, leur esprit, et le plus souvent, aussi, dans les pays latins, leur conscience, d'une déformation systématique et irréparable.

Le clergé actuel, inapte en grande majorité à cette œuvre de christianiser la civilisation et la culture contemporaine, montre, avec la plus absolue éloquence, le massacre qu'on fait des intelligences, grâce à des systèmes surannés et par un enseignement qui ignore et répudie ce que le développement moderne des facultés nous a apporté de meilleur. Ta revue, destinée à mettre en relief l'insuffisance de ces vieux canaux qui transmettaient la sève chrétienne aux âmes assoiffées de vie, ne peut s'empêcher de faire, plus ou moins directement, la critique de la culture officielle surannée et de l'enseignement ecclésiastique. Mais je voudrais surtout attirer ton attention sur le besoin d'un renouveau de conscience, de l'esprit religieux, de la vie morale, qui se fait jour dans nos séminaires et dans nos couvents.

Si je joins à mes propres expériences, assez instructives, et à quelques *instantanés* qu'un regard aigu, jeté dans l'intérieur spirituel et moral de ces prétendus asiles d'ideaux et d'héroïsmes me

permit de saisir, — si j'ajoute, dis-je, de récentes confessions et révélations symptomatiques (voyez les *Battaglie d'Oggi,* surtout à l'occasion de l'enquête sur le célibat et la brochure : *Le salut est en nous*, due à un groupe de séminaristes), il me semble évident que le clergé représente, pour la plupart, le résultat d'une sélection à rebours, un ensemble d'éléments médiocres et souvent vulgaires, et que les séminaires et les couvents sont les usines de cette démoralisation.

En ces milieux fermés à tous les courants vivifiants, à toutes les passions nobles, où chaque initiative individuelle, chaque développement de la personnalité est étouffé sous une couche de grise uniformité, d'une compression rigide (abstraction faite d'un petit nombre qui se sature de piété plus ou moins formaliste et de quelques individualités exceptionnelles qui se réfugient dans un monde intérieur et y mûrit le christianisme de l'avenir), la grande masse est empêchée de développer les germes d'une vie supérieure ou assiste impuissante au suicide de son âme. Parfois, ces sentiments comprimés font explosion, ou se font jour par des déviations, des rébellions inconsidérées qui révèlent l'état morbide sans en hâter la guérison.

Tel est le problème. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'opportunité et l'actualité d'un sérieux mouvement pour la réforme de l'esprit des séminaristes d'abord, et des séminaires ensuite, si jamais cela était possible. Les séminaristes, en mettant en commun sous cette rubrique leurs misères, leurs aspirations et leurs besoins spirituels, en échangeant entre eux — avec nous et tous ceux qui sont capables de les comprendre et de leur donner la main — leurs sentiments, leurs essais, leurs projets, en auront fini avec leur angoissante solitude et leur inertie forcée. Soutenus et animés par l'entente et l'harmonie, l'exemple et l'émulation multipliera leurs forces et leur ardeur, la solidarité augmentera la puissance des moyens et l'efficacité de leurs efforts.

Quant à leurs supérieurs, recteurs ou évêques, desquels dépend l'organisation spirituelle des séminaires, il n'est pas vain, peut-être, d'espérer que la publicité et les critiques de leurs véritables attentats y viendra mettre un frein, et que les jugements amers portés sur leur absentéisme éducatif leur feront connaître l'existence d'un problème pédagogique, même pour le jeune clergé. Nous ne connaissons pas encore ce qui pourra naître de cette fraternité spi-

rituelle et de cette conspiration ecclésiastique (de la formation d'une section spéciale dans le but d'intensifier ce mouvement jusqu'à une association secrète pour préparer un dénouement rénovateur), mais nous devons tous travailler pour en tirer les résultats les plus heureux.

Et maintenant à vous tous, mes amis et mes frères des séminaires et des couvents d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Espagne, de l'Europe et de l'Amérique, j'adresse, au moyen de ces pages hospitalières, mon appel à une vibration chaude et profonde, mais sereine et chrétienne de vos âmes. Que toutes vos revendications au sujet de votre bien-être matériel jusqu'à celles de votre éducation esthétique, des exigences de votre raison jusqu'à celles plus élevées de votre conscience, s'échappent courageusement de vos secrètes cellules, de vos cénacles conspirateurs, de votre subconscience inquiète, de votre cœur solitaire, pour s'élever à la noble fonction d'éléments reconstructifs, de germes de renouveau, de forces de progrès, dans la grande Eglise de Dieu et du Christ.

Et c'est à toi, mon ami, que je confie la réalisation de mon projet. Dr A.

* * *

Le problème soulevé par notre ami le Dr A. est un de ceux qui nous préoccupent le plus. Les méthodes d'enseignement, l'art du recrutement, souvent une vraie *traite* des jeunes ecclésiastiques, la déformation du caractère, l'asservissement de la conscience, l'annihilation de la personnalité, voilà quelques aspects de ce redoutable problème qui réclame une solution immédiate et radicale. Ouvrant les pages de la *Revue* à tous ceux qui veulent bien apporter leur contribution à l'étude de cette question, nous pensons qu'il serait utile, en même temps, de former une commission spéciale qui se livrerait à un examen approfondi de la chose, prendrait bonne note de toutes les réclamations et de tous les conseils qui lui parviendraient, afin de pouvoir établir ainsi tout un plan systématique et efficace de réformes ou même, si les résultats de l'enquête l'exigent, travailler à l'abolition pure et simple des séminaires.

Nous y reviendrons. *La Rédaction.*

BIBLIOGRAPHIE

Jesus : 1. *Jesus als Problem*, von senior Prof. D. W. Vornemann. 2. *Jesus als Lehrer*, von Pfarrer W. Veit. — 3. *Jesus als Persönlichkeit*, von Oberlehrer H. Schuster. — 4. *Jesus als Kraft*, von Pfarrer D. E. Förster. Frankfort a/M., Verlag von Moritz Diesterweg, 1910, pp. 119, in-8° gr. Prix : M. 1,60.

On lira avec beaucoup d'intérêt ces pages très religieuses et en même temps très modernes. Elles nous montrent comment Jésus, dont certains écrivains se sont évertués en vain à nier l'existence historique (voy. Confér. I), peut être encore pour la société actuelle une source féconde d'énergie et d'élévation spirituelle. Cette vitalité du Christ qui résiste non seulement aux assauts de ses adversaires, mais aussi à la dissolution des systèmes théologiques avec lesquels elle avait paru s'identifier, est un des phénomènes les plus caractéristiques de notre époque. Le volume que nous avons le plaisir d'annoncer, est une manifestation remarquable de cet esprit qui ne renie ni la science ni la religion, sans s'asservir pourtant ni aux conclusions des savants ni à celles des théologiens.

Léon Chaine. **Menus Propos d'un Catholique libéral.** Paris, E. Nourry, 1908, pp. 224, in-12. Prix : 2 fr. 50.

Voilà un ouvrage fort utile pour ceux qui désirent connaître la pensée des catholiques libéraux, en même temps qu'un aspect particulier de la crise actuelle du catholicisme. En vérité, nous trouvons bien anodins et extérieurs les souhaits de réformes qui y sont exprimés. Le conflit entre la conscience moderne et l'Eglise est bien plus profond et plus difficile à résoudre que l'auteur ne semble le prévoir dans son sincère attachement au catholicisme romain. Ce minimum de *desiderata*, qui pour être insuffisants n'en sont pas moins excellents, ont trouvé jusqu'ici l'Eglise tout à fait indifférente à leur égard. Nous souhaitons pourtant à ce beau livre d'avoir la fortune qu'il mérite. Car il est certain que si l'esprit de loyauté, de sincérité, de tolérance et de compréhension qui l'anime pouvait être adopté par l'Eglise romaine, tout le monde finirait par trouver celle-ci tolérable !

E. Montet. **Le Culte des Saints musulmans dans l'Afrique du Nord et plus spécialement au Maroc** *(Mém. publié à l'occasion du Jubilé de l'Université).* Genève, 1909, pp. 86, in-8° gr., avec 10 illustrations.

C'est là une remarquable contribution à l'étude de l'hagiographie générale et à la musulmane en particulier. L'auteur y étudie, avec beaucoup d'érudition et de clarté, les traits généraux, parfois fort bizarres, des saints et des légendes pieuses arabes et y fait, ça et là, d'importants rapprochements avec l'hagiographie catholique. L'ouvrage se termine par un défilé captivant des principaux saints et saintes vénérés en Afrique et dont les tombeaux sont reproduits dans les superbes illustrations qui ornent le volume.

H. Balavoine. **Le Nouveau Testament et le Gouvernement de Droit divin. Essai sur la politique du N. T.** *(Mém. publié à l'occasion du Jubilé de l'Université).* Genève, 1909, pp. 209, in-8° gr.

Nous avons là une étude très fouillée où le distingué professeur de la Faculté de théologie de Genève, analyse la conception du Gouvernement divin, d'après les écrits du nouveau Testament et ceux de l'ancien. Après avoir constaté les divergences existant entre les différents témoignages de la littérature évangélique et apostolique et en avoir recherché les causes, l'auteur a soin d'en dégager l'enseignement génuine du Christ et d'en signaler, dans un dernier chapitre, les conséquences historiques, sociales et religieuses. L'auteur se montre dégagé de toutes préventions à l'égard du Messianisme moderne qu'il croit apte à réaliser le Royaume de Dieu sur la terre le jour où il pourra être complété par le Messianisme apostolique.

ERRATA — CORRIGÉ du 1er numéro.

Page 20, lig. 12, au lieu de *Wahrheit der Kirche,* lisez : *Gesamt Kirche.* — P. 22, lig. 1, lisez : *nicht wesentlich.* — P. 35, lig. 3, au lieu de *the tooth,* lisez : *He took.* — P. 35, lig. 4, au lieu de *this,* lisez : *His.* — P. 35, lig. 5, au lieu de *than,* lisez : *thou.* — P. 35, lig. 22, au lieu de *us,* lisez : *no.* — P. 36, lig. 26, au lieu de *immediatly,* lisez : *immediacy.* — P. 36. lig. 31, au lieu de : *this ... soal-* lisez : *His ... soul.* — P. 38, lig. 32, au lieu de *in,* lisez ; *is,* et d'autres de moindre importance que le lecteur avisé aura corrigé de soi-même.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au 3me numéro la continuation et la fin de l'article du Dr O. Sickenberger.